

héros au milieu de ses soldats. Et Louis Dorfeuil toujours aussi insolemment heureux se propose d'écrire son chef-d'œuvre : un livre consacré à la gloire déjà si éclatante de son fils François Dorfeuil. Il lit les notes de l'officier. Mais il découvre le mystère de la vie de son enfant. Il comprend. Son deuil sera discret, il n'écrira rien. Et quelquefois, révèle l'auteur, à l'ombre d'un pilier, dans une église solitaire, Louis Dorfeuil "prie pour le P. François Dorfeuil, S.J., son enfant et son martyr".

* * *

Depuis quelque mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, on a rarement présenté d'une façon plus dramatique, la thèse de la responsabilité de l'écrivain.

Autrefois on n'était pas écrivain pour vivre. On avait le loisir de penser, de réfléchir, de méditer, de corriger. Aujourd'hui il faut souvent écrire pour vivre, couvrir pour gagner le pain quotidien une page quotidienne. Le plaisir d'écrire, c'était de vivre avec une pensée, de la mûrir, de la vêtir, de la rendre forte et belle. La profession est tombée. Le journalisme a tout gâté. Et devant la nécessité du gain, l'esprit de lucre a recherché la production d'une marchandise payante. C'est ainsi que nous avons eu, tour à tour, pour satisfaire le goût d'un public dépravé, la littérature voltairienne — Voltaire connaissait à merveille le marché littéraire — la littérature individualiste d'un Rousseau, et descendant toujours, la littérature naturaliste d'un Zola, puis, enfin, la littérature putride des juifs Francis de Croisset, Henry Bataille, Henry Bernstein, etc. Nous sommes au fond de l'égoût et l'égoût est profond, et l'on aime l'égoût. Songez un peu que cette putréfaction ne gêne pas même nos honnêtes gens d'ici, qui encouragent, à l'occasion, de leur argent, de leur présence, et souvent de leurs applaudissements, de pareilles saletés.

* * *

Mais il semble que, précisément, à mesure qu'il fréquentait davantage les bas fonds de l'humanité, l'écrivain déclina davantage aussi ses responsabilités. Et nous eûmes la théorie édifiante de "l'art pour l'art". L'artiste pouvait se permettre toute les libertés pour attein-

dre à l'idéal de beauté dont était hanté son cerveau. Les "tranches de vie" de Zola furent l'application de cette doctrine, et peut-être M. Victor Marguerite et sa "Garçonne" n'ont-ils d'autre justification. La critique catholique désirait bien que l'art et la morale, le vrai et le bien, eussent ensemble quelque parenté. Mais on s'en moquait fort. Et la critique catholique était timorée. Seul, Louis Veuillot, qui n'eût guère le loisir de fréquenter ce terrain, et un peu plus tard, le Père Longhaye se montrèrent intransigeants. La coutume voulait que les catholiques n'eussent pas à se mêler de cette histoire, et les catholiques se gênaient.

* * *

Cependant il devait y avoir une réaction. Elle est commencée depuis quelque temps déjà. Il se produisit, en effet, à l'occasion du *Jardin sur l'Oronte* de Maurice Barrès une polémique courtoise entre le maître écrivain et quelques-uns de ses amis catholiques. M. José Vincent dans *La Croix* se permit certaines restrictions sur les libertés que devait s'accorder un écrivain catholique conscient de ses responsabilités. Cet incident donna lieu à des interrogations précises de Barrès à la critique catholique. Et l'on eut cette fois de franches explications. En outre, un jeune écrivain d'une grande fermeté de style et d'idées, M. Henri Massis, a commencé de nous donner dans la *Revue universelle*, puis en volumes, des *Jugements* qui s'appuient à la fois sur l'art et la morale. M. Massis est catholique et l'on s'en aperçoit. C'est une originalité presque dans la critique littéraire.

La responsabilité de l'écrivain, si vigoureusement dramatisé par M. Gaillard de Champriis dans *L'Expiation*, devient donc un principe que la critique ne négligera plus. La langue française y gagnera de continuer, comme au temps de Bossuet, sa mission apostolique dans le monde. Et nous n'y perdrons rien...

Ferdinand BÉLANGER.

CHEZ LE PHARMACIEN

Toto (*dix ans*).— Monsieur le pharmacien, je viens chercher dix sous d'huile de ricin. Mais n'en mettez pas beaucoup... C'est pour moi.